

## FLEURS DE CYCLAMENS

Connaissez-vous Talloires ?... Si votre bon génie vous a conduit à Annecy et si vous avez fait le tour du lac, vous aurez certainement remarqué l'heureux coin vert et silencieux où ce village sommeille au pied des montagnes. Le roc de *Chère*, qui dresse jusqu'au milieu du lac son promontoire brisé et crevasse, enferme dans une encoignure et protégé du vent du nord les cinq ou six villas, les trente maisons et l'ancienne abbaye transformée en hôtel qui composent tout Talloires. Le village s'éparpille parmi des vignobles en pente et à l'abri des noyers. Derrière, s'élève une première croupe de montagne couverte de hêtres et de chênes ; puis, au-dessus d'un replat où ondulent des champs de seigle et d'avoine, les pâturages et les forêts de sapins tapissent de leur verdure sombre ou claire les arêtes escarpées, au sommet desquelles le Lanfont et la Tournette découpent sur le ciel leurs dents et leurs pitons dorés de soleil.

A bas, le lac étend son eau bleue et lisse où fuient quelques barques à voiles triangulaires. Dans ce miroir d'azur les peupliers des berges, les pentes ardues et les cimes crénelées de la rive opposée se reflètent doucement. La lumière, tamisée par de beaux nuages, colore magistralement le cirque de montagnes qui enserre le *Bout du lac*. Le vert foncé, le bleu sombre, le violet intense, le gris argenté s'y fondent par d'insensibles transitions avec le bleu turquoise de l'eau et le vert phosphorescent des vignes. Sur ce paysage à la fois grandiose et intime plane une paix profonde, interrompue seulement par de claires sonneries de cloches villageoises, des gazouillements d'oiseaux et le passage d'un char lentement traîné par des bœufs.—C'est là qu'il faut venir savourer la joie des amours heureuses, et c'est là encore qu'il faut se réfugier si l'on a une grande douleur à endormir. Les odeurs de menthe et d'herbe fauchée qu'apporte le vent de la montagne vous enveloppent d'une tendre caresse, en même temps qu'elles apaisent la tristesse des souvenirs amers et qu'elles cicatrisent comme un baume les blessures morales.

L'autre jour, j'ai rencontré sur le chemin de la Tournette trois touristes qui en descendaient, l'alpenstock en main, le sac au dos et le chapeau fleuri d'un bouquet de cyclamens. Ils étaient lestes, fringants et jeunes, le plus âgé ayant vingt-cinq ans à peine. Je les ai regardés passer d'un œil attendri et, au spectacle de leur jeunesse allègre, tous les souvenirs de la vingtième année me sont remontés au cerveau. Je me suis revu descendant gaiement le même chemin, avec des fleurs au chapeau, en compagnie de deux joyeux camarades, et, de même que les cimes des montagnes se reflétant dans le lac, le souvenir du temps jadis s'est étendu devant mes yeux, comme un mirage, avec ses formes précises, ses couleurs, ses parfums et ses enthousiasmes d'autrefois.

C'était un soir d'il y a vingt-cinq ans, dans ce même village où nous devions passer la nuit après une course de sommets. A peine nous étions-nous engagés dans la magnifique avenue de marronniers qui précède l'Abbaye, que nous vîmes se lever d'un banc et marcher lentement devant nous, sous la verdure, une belle jeune fille, dans toute la splendeur et la gloire de ses dix-huit ans. Blanche, admirablement faite, elle avait d'épais cheveux blonds qui tombaient librement en boucles sur ses épaules de déesse. Sa jupe claire

à longs plis, balayant l'herbe de sa traîne, dessinait à souhait la souplesse de la taille et la rondeur des hanches. Sa démarche était superbe, et quand, au murmure de nos voix admiratives, elle se retourna, nous vîmes un fin profil de patricienne aux lèvres rouges et dédaigneuses, au nez légèrement retroussé, aux yeux purs et fiers.

Nous avions pris feu tous trois en même temps et, oublieux des fatigues de la journée, nous la suivions à distance, le long d'un sentier qui serpentait entre les vignes. A un certain carrefour, elle poussa une porte voilée de chèvrefeuilles et disparut... De retour à l'Abbaye et la tête encore pleine de notre merveilleuse rencontre, nous questionnâmes les gens de l'hôtel.—La jeune fille s'appelait la princesse V... Elle était russe et habitait avec sa famille une des villas situées au bord du lac.—Russe, princesse et jolie, il y avait de quoi faire flamber notre imagination et, pendant tout le dîner, nous ne parlâmes que de sa beauté. Pourtant, au dessert, la fatigue et le vin de Talloires aidant, mes deux compagnons s'étaient sentis peu à peu alourdis, leur verve avait tari et ils montèrent se coucher. Quant à moi, je n'avais nulle envie de dormir et je sortis dans l'espoir de revoir encore l'aristocrate et blanche apparition de l'après-midi.

La soirée était exquise. Du côté d'Annecy le soleil venait de disparaître dans une gloire de nuées purpurines. Derrière les escarpements de la Tournette, la pleine lune se levait et effleurait les sombres pentes veloutées de la montagne d'un premier rayon qui trouait comme une flèche les brumes des ravins. De tous côtés, dans la campagne assoupie, montaient des cris de grillons, mêlés aux notes claires des rainettes. A mes pieds, l'eau du lac encore glacée de lilas foncé clapotait mollement. Je suivais la marge d'un petit pré dont l'eau rongait les bords, et, tout en cheminant les yeux en l'air, je rêvais d'une nouvelle rencontre possible avec la jeune Russe ; j'inventais de romanesques incidents qui nous mettraient en communication ; j'engageais une conversation imaginaire où je disais des choses très spirituelles et très éloquentes. Tandis que je bâtissais mes châteaux en Espagne, j'entendis sous la ramure d'un saule le bruit métallique d'une chaîne de bateau qu'on secoue, et tout à coup, à cinq pas, je vis s'agiter une forme blanche... C'était la princesse.

Elle essayait de dénouer la chaîne qui amarrait le bateau à un pieu solidement enfoncé dans la berge ; mais elle n'y pouvait parvenir. Ses petits doigts se meurtrissaient en vain contre les chaînons rouillés qui formaient le nœud. Elle frappait du pied le sol du talus avec impatience, l'irritation allumait ses prunelles, et ses lèvres d'enfant, plissées et boudeuses, laissaient passer des exclamations dépitées.

—Dieu, que c'est agaçant ! s'écria-t-elle.

—Permettez ! dis-je en m'avancant brusquement.—Et, m'agenouillant, je dénouai l'amarre, non sans m'être notablement endommagé les ongles.

Elle avait déjà sauté dans le bateau et m'examinait de la tête aux pieds.

Je venais de passer huit jours dans la montagne, marchant par tous les temps, couchant sur le foin des chalets, et ma toilette était fort négligée ; barbe trop longue et mal peignée, feutre recroquevillé, vêtements fripés, guêtres terreuses... Elle me prit évidemment pour le batelier.

—Merci, murmura-t-elle d'un ton bref ; maintenant, conduisez-moi jusqu'à Duingt, voulez-vous ?

—Avec le plus grand plaisir, répondis-je, le cœur tout battant d'aise.

Je m'élançai à mon tour et d'un coup d'aviron poussant le bateau loin du bord, je me mis à ramer, tandis qu'en face de moi elle manœuvrait le

gouvernail. La lune qui montait me montrait maintenant plus distinctement sa jolie figure, à la fois espiègle et hautaine, qu'encadraient les cheveux blonds avelés et où luisaient deux yeux noirs, encore assombris par l'ombre portée des longs cils. A son corsage de soie écrue un gros bouquet de cyclamens épanouis envoyait jusque vers moi sa pénétrante odeur analogue à celle du muguet...

—Je voulais faire cette promenade depuis longtemps, crut-elle devoir me dire en manière d'explication, mais ma tante a horreur de l'eau et miss Gray est une poule mouillée ; je me suis donc décidée à sortir seule, et sans cette misérable chaîne, je serais déjà loin.

Elle parlait le français très purement, avec un léger accent exotique, qui donnait à ses paroles une saveur plus piquante. Tout entier à mon admiration, je ne songeais pas à lui répondre et je me contentais de ramer vigoureusement, de sorte que nous atteignîmes assez vite le milieu du lac.

—Enfin vous êtes venu à propos, continua-t-elle, mais vous n'avez pas perdu votre temps et il est juste que je vous paye de votre peine...

Tout en causant, elle avait tiré de sa poche un mignon porte-monnaie dont je voyais reluire le chiffre d'argent, et elle allait y puiser, quand je l'arrêtai du geste :

—Merci, mademoiselle, je ne suis pas le batelier et je me trouve suffisamment payé par le plaisir de vous accompagner dans cette promenade nocturne.

Elle releva vivement la tête, son front pur se plissa, et elle me toisa d'un air effarouché et irrité.

—Qui êtes-vous donc alors ? demanda-t-elle avec hauteur.

—Je suis un simple touriste, fort heureux de m'être trouvé là par hasard pour vous rendre service.

Elle se rasséra un peu et se décida à sourire.

—Ah !... reprit-elle, en ce cas, je vous dois des excuses pour mon indiscretion... J'ai commis une étourderie que mon institutrice miss Gray qualifierait certainement d'improper... Si vous le voulez bien, nous retournons à Talloires...

Elle imprima au gouvernail un mouvement qui fit virer le bateau et je me remis à ramer, mais cette fois avec plus de lenteur.—La lune, qui montait toujours, jetait un long rayon sur toute la largeur du lac ; les montagnes voilées d'une vapeur d'argent avaient un aspect féerique, et au loin, du côté de Doussard, un feu de pâtre allumé sur une crête nous envoyait sa rouge lueur.

—Avez-vous été au Mont-Blanc ? me demanda la jeune princesse, qui, rassurée sans doute sur ma manière d'être, jugea à propos de se montrer aimable et de rompre le silence.

—J'en arrive... J'ai regagné le lac d'Annecy par le col des Aravis, Thônes et Tournette.

—Connaissez-vous déjà notre lac ?... N'est-ce pas qu'il est adorable ?

—Oui, surtout en ce moment.

—Il est beau à toute heure ! répliqua-t-elle avec impétuosité ; il a des limpidités et des transparences bleues qui invitent à s'y plonger... Oh ! l'eau... J'aime l'eau ! s'écria-t-elle en enfouissant avec délices l'un de ses bras dans le sillage argenté du bateau.

—Vous êtes peut-être une ondine ? repartis-je en la regardant avec émerveillement.

—Je voudrais en être une !... On dit qu'il y en a ici, car vous savez que vous êtes sur un lac à légendes ?

—Vraiment ?

—Oui, les gens du pays prétendent qu'à cette même place où nous sommes, un village entier a été englouti sous l'eau, parce que les habitants avait refusé de donner l'hospitalité à une vieille mendicante qui était fée. Pendant les nuits de pleine lune, les coqs du village submergé

chantent au fond du lac et les cloches tintent comme pour la messe... Tenez, écoutez !... N'entendez-vous pas comme un lointain carillon de cloches ? Elle s'était penchée sur le bord du bateau et prêtait l'oreille, tout en riant et en faisant ruisseler entre ses doigts des gouttelettes qui scintillaient au clair de lune.

—Entendez-vous ? répéta-t-elle. Je m'étais rapproché, nos deux têtes se touchaient presque et j'écoutais docilement. D'ailleurs, pour rester là, j'aurais cru et avoué tout ce qu'elle aurait voulu, et de fait, il me semblait que j'entendais une vague et délicieuse musique. Peut-être étaient-ce tout bonnement les battements de mon cœur, car j'étais violemment ému auprès de cette jolie princesse à la taille souple, aux blonds cheveux et aux yeux ensorcelants. En outre l'odeur grisante de cyclamens me montait au cerveau.

—Chut ! poursuivit-elle avec un air mystérieux, en mettant son doigt mouillé sur ses lèvres, voici la fée du lac qui nous appelle...

Dans le silence de la nuit, on entendait au loin les sons d'un cor et, par un singulier effet d'acoustique, cette lointaine fanfare semblait monter du fond de l'eau.

—Eh bien ! non, reprit-elle en éclatant de rire à la vue de ma figure ébaubie, de mes yeux écarquillés et de mes lèvres entr'ouvertes, je crois décidément que ce n'est qu'un vulgaire cor de chasse !

—C'est vous, m'exclamai-je avec une amoureuse exaltation, c'est vous qui êtes la fée et qui prêtez au lac tous vos enchantements !...

De nouveau elle éclata de rire et, comme je m'étais remis à ramer, nous abordâmes bientôt près d'une vigne en pente. Par delà les pampres frissonnants, une élégante villa découpait au clair de lune, sur la verdure, ses toits de tuile avec deux pavillons en retour, unis par une *loggia* à l'italienne où grimpaient des chèvrefeuilles.

Tout à coup une forme noire se penchant à la balustrade de la *loggia* interpella la jeune fille :

—Nàdia, Nàdia !... Voulez-vous bien rentrer !... Vous allez attraper un rhume...

—C'est ma tante, murmura Nàdia, je ne sais si j'attraperai un rhume, mais pour sûr j'attraperai une semonce... Merci, monsieur, et bonsoir... Chargez-vous d'amarrer le bateau... Puisque vous n'êtes pas le batelier, je ne puis vous payer le passage et pourtant je voudrais bien acquitter ma dette...

Elle parut méditer un moment, puis brusquement elle détacha de son corsage le bouquet de cyclamens et me le lançant :

—Adieu ! gardez ces fleurs en souvenir de la fée du lac !...

Elle gravit la berge et disparut bientôt sous les platanes de la villa.

Le lendemain matin, mes compagnons et moi nous repartions par le bateau d'Annecy et je n'ai plus revu la jolie princesse.

Et me revoici, après vingt-cinq ans, au bord de ce lac enchanté. La villa dresse toujours dans les vignes ses pavillons aux toits de tuile rouge et sa *loggia* couleur vert d'eau. Les cyclamens ouvrent toujours à la marge des bois de sapins leurs fleurs roses embaumées. De jeunes touristes, vaillants et allègres, descendent encore, la chanson aux lèvres, les pentes raviniées de la Tournette... Je suis retourné en bateau sur le lac, à l'endroit où a été submergé le village légendaire... Mais j'ai eu beau prêter l'oreille, je n'ai plus entendu tinter les cloches ni vibrer la voix de la fée... Je n'ai oui sonner que ma cinquantaine, tandis que les notes mélancoliques des rainettes semblaient mener le deuil de ma jeunesse envolée et de mes compagnons de voyage disparus.